

D' "un père séduit une fille" à "un enfant est battu" ¹.

"J'affirme donc, dit Freud dans l'article sur l' "Étiologie de l'hystérie"², qu'à la base de chaque cas d'hystérie on trouve un ou plusieurs événements d'une expérience sexuelle prématurée, événements qui appartiennent aux toutes premières années de la jeunesse et qui sont reproductibles grâce au travail analytique." L'étiologie traumatique de l'hystérie avait déjà été avancée par Charcot puis par Breuer³. Ce qu'y rajoute Freud, c'est une hypothèse – la possibilité de remonter des symptômes à la connaissance des causes –, une méthode – trouver le chemin qui mène au souvenir de l'expérience traumatique – et sa conséquence – "on finit toujours ainsi inmanquablement par arriver au domaine du vécu sexuel" – c'est-à-dire l'étiologie sexuelle.

C'est donc à partir de faits cliniques, les récits par ses patients de scènes infantiles de séduction par un adulte, que Freud est conduit à débattre puis à cautionner la réalité et l'authenticité des scènes sexuelles infantiles : "elles se présentent comme des compléments indispensables à la structure associative et logique de la névrose."⁴ En reculant toujours de plus en plus loin les scènes de séduction traumatique, Freud est amené à introduire une coupure et à poser une condition. Ce n'est pas la scène elle-même au moment "pré-sexuel" où elle se produit qui est traumatique, c'est sa reproduction après-coup, à l'époque pubertaire, à l'état de souvenir inconscient qui devient pathogène. "Ici" – pour les représentations sexuelles – "s'offre l'unique possibilité de voir un souvenir produire un effet bien plus considérable que l'incident lui-même."⁵ "La défense atteint son but qui est de repousser hors la conscience la représentation inconciliable"⁶ et de produire à sa place le symptôme.

Si l'identification de l'adulte agresseur au père n'est pas explicitement posée dans cet article – qui est une conférence publique à la Société de neurologie de Vienne qui a fait scandale – l'étiologie paternelle est explicitement affirmée dans la correspondance avec Fließ – première mention le

¹ Reprise d'interventions au séminaire *Du père dans la cure I*, J. François, J. Mathieu, Aix-en-Provence, 1998/99. Ce séminaire a poursuivi une lecture des élaborations freudiennes successives de la question du père : les versions de père entendues et construites dans les cures, la clinique qu'en rapporte Freud et les théories qu'il en élabore.

² "L'étiologie de l'hystérie" dans *Névrose psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 95.

³ Cf. "Communication préliminaire" dans S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, PUF, 1956.

⁴ "L'étiologie de l'hystérie", *op. cit.*, p. 97.

⁵ S. Freud, Manuscrit K, 1-1-96, *La naissance de la psychanalyse*. PUF, p. 130.

⁶ "L'étiologie de l'hystérie", *op. cit.*, p. 102.

28 avril 1897 ⁷, "un heureux hasard m'a apporté une confirmation nouvelle de l'étiologie paternelle" – pour culminer dans la lettre 69 du 21 septembre 1897 : "la surprise de constater que dans chacun des cas, *sans exclure le mien* (passage caviardé et remplacé par... trois petits points dans la traduction !) il fallait accuser le père de perversion."⁸

Un peu plus loin dans la même lettre : "Une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents." C'est au moment même, dans la même lettre, où il dit ne plus croire à sa *neurotica* que Freud produit une des premières formulations du thème œdipien – ceci non pas dans un article mais dans l'adresse transférentielle à Fließ.

Les années 96-98 de la correspondance avec Fließ révèlent pour Freud une situation de crise subjective et théorique :

- mort du père (octobre 1896)
- début de l'analyse des rêves (été 1895)
- apparition et interprétation de rêves œdipiens, sentiments tendres pour sa fille Mathilde prénommée Hella dans le rêve, "le rêve montre évidemment la réalisation de mon désir, celui de constater que c'est bien le père qui est le promoteur de la névrose."⁹

- actualité du transfert : "J'espère que je pourrai continuer à faire de toi mon bienveillant public. Tu sais que sans cela je ne serais pas capable de travailler."¹⁰ "Je continue à ne pas comprendre ce qui m'est arrivé [...] Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore [...] et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué."¹¹

La lettre 71 d'octobre 1897 ¹², trois semaines donc après la déclaration d'abandon de la *neurotica*, contient le premier exposé du scénario familial, – "j'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père"–, référé à la tragédie d'Œdipe roi et à son effet saisissant, et généralisé – "chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Œdipe"–. À noter que simultanément à cette première référence à l'œdipe, Freud cite l'histoire d'Hamlet l'hystérique. Quels sont les arguments que Freud invoque à l'appui de l'abandon de sa *neurotica* ? Ils sont au nombre de quatre.

- Premier argument : "les déceptions répétées dans les tentatives de pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement." Autrement dit, si l'étiologie paternelle était fondée, alors la suppression de la cause infantile

⁷ S. Freud, *La naissance de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 172

⁸ *Ibidem*, p. 191.

⁹ *Ibidem*, lettre du 31/5/97, p. 183.

¹⁰ *Ibidem*, lettre du 16/5/97, p. 177.

¹¹ *Ibidem*, lettre du 7/7/97, p. 187.

¹² *Ibidem*, lettre du 15/10/87, p. 196.

devrait aboutir à la résolution définitive du symptôme. "J'étais prêt, dit Freud, à renoncer à deux choses, à la totale liquidation d'une névrose et à la connaissance exacte de son étiologie."

– Deuxième argument : le recul devant cette conséquence. "Une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblait peu croyable."

– Troisième argument : "la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité" qui permettrait de distinguer la vérité de la fiction investie d'affect. Il y a donc là une butée du savoir devant ce qui se présente comme vérité.

– Quatrième argument : "dans les psychoses les plus avancées, le souvenir inconscient ne jaillit pas". Le souvenir inconscient est donc dit exister, mais rester hors de portée.

Dans des textes ultérieurs¹³, Freud décrit comme erreur la croyance à ces scènes de séduction infantiles. "Chemin faisant, on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui aurait pu devenir fatale à cette jeune orientation scientifique."¹⁴ " [...] il me faut faire mention d'une erreur dans laquelle je tombai pendant quelques temps et qui aurait bientôt pu devenir fatale à tout mon labeur."¹⁵ Dans ces deux textes Freud se dit désespéré devant ce constat de la non-vraisemblance des scènes et de l'obligation de renoncer à cette étiologie, à la différence d'ailleurs de cette lettre 69 où il déclarait se sentir "victorieux plutôt que battu".

Et lorsqu'on se vit obligé de renoncer à cette étiologie, à cause de son invraisemblance et de sa contradiction avec des faits solidement établis, le résultat immédiat fut un état de complète perplexité. L'analyse avait conduit par un chemin correct jusqu'à de tels traumatismes sexuels infantiles, et néanmoins ceux-ci étaient faux. On avait donc perdu le sol de la réalité. J'aurais alors volontiers fait le sacrifice de tout le travail que j'avais accompli, comme l'avait fait mon vénéré prédécesseur Breuer à la suite de son indésirable découverte. Si je ne l'ai pas fait, ce fut sans doute parce que je n'avais pas le choix, que je ne pouvais m'engager dans une autre direction. Je me suis finalement dit qu'on n'avait pas le droit de se laisser décourager parce que les espoirs qu'on concevait ne s'étaient pas réalisés ; qu'il fallait plutôt soumettre à révision ces espoirs eux-mêmes. Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent (*phantasieren*) ces scènes, et que la réalité psychique

¹³ S. Freud, *Contribution à l'histoire du mouvement analytique*. Payot, 1968, p. 83.

Ma vie et la psychanalyse, Gallimard, 1972, p. 43.

Note de 1924 rajoutée à "Autres remarques sur les psychonévroses de défense", *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 192, note 1.

¹⁴ S. Freud, *Contribution....*, *op. cit.*, p. 83.

¹⁵ S. Freud, *Ma vie... op. cit.*, p. 43.

(*psychische Realität*) exige d'être appréciée à côté (*neben*) de la pratique (*praktischen Realität*).¹⁶

Ce faisant Freud

- garde la méthode, "le chemin correct de l'analyse" ;
- déplace la question de la réalité et de l'authenticité du déroulement de la scène, c'est-à-dire de la dimension de l'exactitude, de la véracité, à celle de la vérité inconsciente construite dans le fantasme, sur une autre scène ;
- abandonne le rôle étiologique du scénario de séduction. "J'attribuais au facteur étiologique de la séduction une importance et un caractère général qu'il n'a pas."¹⁷

Ce déplacement fait apparaître cette première version freudienne du père – le père séducteur, le père à qui est imputée la cause du trauma sexuel –, comme père dans la réalité psychique, c'est-à-dire comme formation de l'inconscient. L'erreur ainsi surmontée, "une fois cette constatation faite, dit Freud, je vis la vie sexuelle de l'enfant se dérouler devant moi dans toute son ampleur."¹⁸ On ne peut mieux écrire que la théorie de la séduction traumatique était un obstacle – et nommément une résistance – à la reconnaissance de la sexualité infantile et à la découverte de l'œdipe. "J'avais rencontré ici pour la première fois, dit Freud, le complexe d'Œdipe qui devait acquérir par la suite une signification dominante, mais que sous un déguisement aussi fantastique, je ne reconnaissais pas encore."¹⁹ Freud n'a jamais abandonné la croyance à l'existence de scènes de séduction. "Toutefois, il ne faut pas rejeter tout le texte en question. La séduction conserve toujours une certaine importance étiologique et je tiens encore aujourd'hui pour exactes certaines de mes opinions exprimées dans ce chapitre."²⁰ On peut se demander à l'inverse si la multiplication dans le discours social actuel des affaires de pédophilie et autres détournements de mineurs ne sont pas des retours symptomatiques de cette théorie du père séducteur, signes du refoulement de la reconnaissance fondatrice du fantasme pour le sujet.

La théorie de la séduction traumatique est une première version du sexuel comme traumatique, du sexuel comme structuré par un extérieur au sujet, un Autre lieu. L'Autre séducteur y apparaît comme pur désirant, supportant la charge de l'énonciation du désir. Freud maintiendra la fonction traumatique du père avec le mythe du père primordial, d'exception, celui qui sera dit jouir de toutes les femmes.

¹⁶ S. Freud, *Contribution à l'histoire du mouvement analytique*. 1914, traduction de G. Le Gaufey, dans "L' « abandon » de la théorie de la séduction chez Freud", *Littoral* n° 34-35, p. 203.

¹⁷ Cf. note de 1924.

¹⁸ S. Freud, *Contribution...*, *op. cit.*, p. 203.

¹⁹ S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 44.

²⁰ Cf. note de 1924.

Au-delà de sa fécondité théorique – construction des concepts de réalité psychique, de fantasme, d'après-coup, de sexualité infantile... – la substitution du fantasme à la scène de séduction modifie radicalement *et* la fonction paternelle *et* la référence étiologique. Freud doit reconsidérer la catégorie de la cause :

– le père ne peut plus être en place de cause du registre sexuel pour le sujet

– le raisonnement étiologique – la recherche de la cause dont la connaissance entraîne la suppression du symptôme – appartient au discours médical. Le champ de l'inconscient que Freud est en train de construire relève d'un autre ordre de discours, d'une autre logique et bute sur l'inadéquation ou l'incomplétude de la "guérison".

La théorie de la séduction traumatique et du père séducteur, articulée à la découverte de l'Œdipe dans l' "auto-analyse" de Freud, plus exactement dans l'adresse transférentielle à Fließ, nous conduit ainsi, en suivant la logique de l'abandon de cette théorie traumatique, à ce que cet abandon ouvrait comme conséquences :

– la reconnaissance de la sexualité infantile,
– l'abandon de l'exactitude et de la réalité du souvenir au profit de la réalité psychique et de la vérité inconsciente du fantasme pour le sujet.

*

* *

On suivra ici le fil de la construction du fantasme, dont la formalisation s'épure dans l'article de 1919, "Un enfant est battu ".

La conclusion de cet article affirme comment le nœud du sexuel infantile et de la névrose est constitué par l'œdipe et n'est constitué que par l'œdipe :

Ces dernières, les pulsions sexuelles, en vertu de circonstances particulières qui ont déjà été exposées maintes fois, ont le pouvoir de déjouer les desseins du refoulement et de se faire représenter de force par des formations substitutives génératrices de troubles. Voilà pourquoi la sexualité infantile, qui est soumise au refoulement, est la force motrice principale de la formation du symptôme, et que l'élément essentiel de son contenu, le complexe d'Œdipe, est le complexe nucléaire de la névrose. J'espère que grâce à cette communication on s'attendra à ce que les aberrations sexuelles de l'enfance elles aussi proviennent du même complexe que celles de l'âge adulte.²¹

Trois remarques sur le fantasme, avant d'entrer dans ce texte de 1919.

²¹ S. Freud, "Un enfant est battu", *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 243.

– "Les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente de choses vues et de choses entendues, suivant certaines tendances."²² Freud compare le fantasme à un processus de décomposition et de fragmentation, comme un corps chimique. Ainsi dit-il, "un fragment de la scène vue se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme."²³

– Deuxième remarque, plus tard, dans un article de 1905 contemporain des *Trois essais* :

Les symptômes hystériques ne sont plus les rejets directs des souvenirs refoulés des expériences infantiles, mais entre les symptômes et les impressions infantiles s'inséraient maintenant les fantasmes des malades.²⁴

Après cette correction, les traumatismes sexuels infantiles étaient remplacés, dans un certain sens, par l'infantilisme de la sexualité.²⁵

À noter, par rapport à notre poursuite chronologique et logique sur la question du père, que Freud réussit ce tour de force d'écrire en 1905 cet article sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses sans faire jamais référence à l'Œdipe !

– Troisième et dernière remarque : "Les fantasmes inconscients des hystériques correspondent pleinement quant à leur contenu aux situations de satisfaction que les perversions réalisent consciemment."²⁶

J'en viens au texte de 1919, "Un enfant est battu". Voici comment Freud "répète brièvement les résultats" :

Le fantasme de fustigation des petites filles traverse trois phases, dont la première et la dernière sont remémorées comme conscientes, tandis que la phase intermédiaire demeure inconsciente. Les deux phases conscientes me semblent être sadiques ; celle du milieu, la phase inconsciente, est indubitablement de nature masochiste : son contenu est "être battue par le père" et c'est à elle que sont attachées la charge libidinale et la conscience de culpabilité. L'enfant battu est dans les deux premiers fantasmes constamment un autre, dans la phase intermédiaire uniquement la personne propre, dans la troisième, la phase consciente, ce sont d'une manière largement prédominante uniquement des garçons qui sont battus. La personne qui bat est dès le début le père, plus tard un remplaçant pris dans la série paternelle.²⁷

²² S. Freud, Manuscrit M, 25-5-97, dans *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 180.

²³ *Ibidem*, p. 181.

²⁴ S. Freud, "Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses", dans *Résultats, idées, problèmes, T. I*, p. 117.

²⁵ *Ibidem*, p. 117.

²⁶ S. Freud, "Les fantasmes hystériques dans leur relation à la bisexualité", dans *Résultats, idées, problèmes, T. I*, p. 152.

²⁷ S. Freud, "Un enfant..." p. 235.

Freud suit pas à pas les transformations de l'économie du fantasme à travers les étapes du complexe d'Œdipe. "Si l'on conduit l'analyse à travers ces toutes premières périodes dans lesquelles est logé le fantasme de fustigation et à partir desquelles il est remémoré, elle nous montre l'enfant empêtré dans les excitations de son complexe parental."²⁸ Il est remarquable et significatif que Freud décrive les transformations, les constances et les changements dans le scénario du fantasme à partir des transformations grammaticales de l'énoncé d'une phrase. Il y a donc trois protagonistes, le sujet auteur du fantasme, la personne qui bat, la personne battue, et trois phases scandées dans le temps, un temps chronologique d'élaboration du fantasme, et un temps logique de remémoration et de construction dans l'analyse. À chaque phase correspond un énoncé qui assigne une place au sujet et délivre une signification, remémorée et consciente dans les temps un et trois, refoulée et inconsciente dans le temps deux.

Dans la première forme du fantasme, l'enfant battu n'est jamais le même que l'auteur du fantasme, c'est toujours un autre, un puîné, un rival, et la situation est triangulaire. Lacan traduit ainsi ce premier énoncé : "mon père bat mon frère ou ma sœur de peur que je ne croie qu'on me le préfère." Le sujet y est présentifié comme tiers, "celui aux yeux de qui la scène se passe dans l'intention de lui faire savoir quelque chose". La signification qui en revient au sujet c'est : "le père n'aime pas cet autre enfant, il n'aime que moi." Freud situe ce temps à l'orée de l'œdipe, et désigne dans ce "choix d'objet précoce de l'amour incestueux"²⁹ – avoir un enfant du père – la première atteinte de l'organisation génitale infantile.

Mais, "sans que nous en sachions la raison, dit Freud, aucune de ces amours incestueuses ne peut échapper à la fatalité du refoulement." Et il poursuit : "Les enfants sont contraints de répéter le refoulement du choix d'objet incestueux que leur dicte l'histoire de l'humanité, tout comme auparavant ils ont été poussés à adopter un tel choix d'objet (voir le destin dans le mythe d'Œdipe)."³⁰ La conscience de culpabilité qui prend part au refoulement renverse l'amour pour le père en punition par le père. Le fantasme de la deuxième phase, "je suis battue par le père", de nature masochiste, vient signifier au sujet "non le père ne t'aime pas car il te bat". Cette deuxième phase dit Freud, "n'a jamais eu d'existence réelle [...] elle n'est en aucun cas remémorée [...] elle est une construction de l'analyse mais n'en est pas moins une nécessité."³¹ "Je suis battue par le père" est pour le sujet un mode de construction satisfaisant d'un désir coupable dont la signification – "tu es aimée par le père" ne parvient plus au sujet. Freud parle à ce propos de régression que Lacan commente ainsi : "Le sujet recourt à la figuration de l'étape antérieure pour exprimer dans un

²⁸ *Ibidem*, p. 226.

²⁹ *Ibidem*, p. 227.

³⁰ *Ibidem*, p. 228.

³¹ *Ibidem*, p. 225.

fantasme qui n'est jamais mis au jour la relation franchement libidinale, déjà structurée sur le mode œdipien, que le sujet a alors avec le père."³² À entendre donc : "le père t'aime puisqu'il te bat". Dans cette deuxième étape, duelle, le sujet est en position d'exclusion réciproque, quelque chose le raye, le barre, l'abolit.

Dans la troisième étape du fantasme, celle dont Freud dit qu' "elle est maintenant porteur d'une forte excitation qui sans équivoque possible est sexuelle"³³, la personne qui bat n'est plus le père mais un substitut, ce sont un ou plusieurs enfants qui sont battus, et le sujet auteur du fantasme est réduit à son point le plus extrême, un œil, un regard, "je regarde". La situation est désubjectivée, le père comme le sujet ont disparu de la scène, seul demeure l'acte de fustigation. La scène terminale a acquis cette fixité caractéristique du fantasme."La fonction du fantasme de fustigation – dira Lacan – est de manifester un rapport essentiel du sujet au signifiant [...] Entrer dans le monde du désir, c'est bel et bien et tout d'abord subir de la part de ce quelque chose qui existe au-delà, que nous l'appelions le père, ici n'a plus d'importance, peu importe, c'est la loi."³⁴

De cette analyse lettre à lettre des temps et des termes de l'élaboration de ce fantasme, Freud conclut à une universalisation du complexe d'Œdipe. Si en effet la genèse des perversions peut et doit être mise en relation avec les objets d'amour œdipien de l'enfant, si, comme le dit Freud, "la perversion se montre à nous pour la première fois sur le terrain de l'Œdipe", alors cette construction milite pour une universalisation du complexe d'Œdipe, au delà du seul champ de la névrose. En contrepartie, si l'explication des perversions peut s'établir à partir du complexe d'Œdipe – les fantasmes et fixations perverses en étant des "cicatrices" – on trouve là une nouvelle confirmation du caractère structurant de l'Œdipe. Aporie flagrante de ce qui peut se dire de l'Œdipe puisqu'au moment même où un matériel conséquent vient plaider pour son universalité, le doute s'insinue sous la forme de la nécessité, à nouveau, de sa confirmation !

³² J. Lacan, séminaire, livre V, *Les formations de l'inconscient*, 12 février 1958, p. 238.

³³ S. Freud, "Un enfant...", *op. cit.*, p. 226.

³⁴ J. Lacan, séminaire, livre V, *Les formations de l'inconscient*, sténotypie de la séance du 12 février 1958. Je dois à la lecture rigoureuse de S. Rabinovitch de m'avoir interrogé sur la même citation que je faisais, extraite de la version Seuil de cette séance, p. 243 : "Entrer dans le monde du désir, c'est pour l'être humain subir tout d'abord la loi imposée par ce quelque chose qui existe au-delà – que nous l'appelions ici le père n'a plus d'importance, peu importe – la loi de la schlague." La "loi de la schlague" ("schlague, n.f., emprunté à l'allemand Schlag « coup » pris au sens particulier de « punition corporelle dans l'armée allemande »", Le Robert, dictionnaire historique) n'apparaît jamais dans le texte de la sténotypie du séminaire de J. Lacan. C'est un signifiant rajouté dans l'établissement du texte des éditions du Seuil. À rapprocher du titre allemand d' "Un enfant est battu" : "*ein Kind wird geschlagen*", G. W., XII.

L'analyse du fantasme "Un enfant est battu" soulève une série de questions :

– la distribution des positions garçon et fille amène à une impossible analogie, à une dissymétrie de leurs positions subjectives et à cette nouvelle aporie, "les filles changent de sexe entre la seconde et la troisième phase en se fantasmant en garçons"³⁵. La résolution "normale" de l'œdipe de la fille la conduirait-elle à une position "homosexuelle" ?

– La question de la conscience de culpabilité dont l'intervention reste déterminante dans la construction du deuxième temps du fantasme. Mais "d'où provient la conscience de culpabilité ? Les analyses une fois encore n'en disent rien."³⁶

– Enfin le problème du masochisme, de cette énigme que constitue le plaisir de la douleur, la tendance répétitive au déplaisir, que Freud situe encore ici – avant l' "Au-delà du principe de plaisir" de 1920 – comme un retournement secondaire par rapport à un sadisme primaire.

Comment situer la fonction du père telle qu'elle apparaît dans les différentes phases de construction de ce fantasme ? Et pouvons nous tenter de repérer les dimensions symbolique, imaginaire et réelle de cette fonction du père ?

Le père du fantasme "Un enfant est battu", le père tel qu'il est désigné dans les phases un et deux du fantasme pour la fille, c'est le père objet d'amour en tant que cet objet d'amour peut donner l'objet de satisfaction – avoir un enfant du père – répondant au vœu inconscient du sujet. À ce titre, je dirai que c'est à la fois le *père symbolique*, celui de l'amour, de cet au delà qu'est l'amour et de cet au delà de l'amour, et le *père réel*, celui de la castration qui supporte la dialectique de l'objet phallique – l'enfant, le phallus imaginaire.

Du *père symbolique*, Lacan répète qu' "il n'est en fin de compte nulle part représenté."³⁷ Mais nous en avons l'effet et la trace dans l'imaginaire par cette figure de *père idéal*, ce *on* qui bat *un* enfant, indéterminé et pluriel, pour la plus grande jouissance – à la fois interdite et permise au sujet dans son fantasme.

³⁵ S. Freud, "Un enfant..." *op. cit.*, p. 236.

³⁶ *Ibidem*, p. 234.

³⁷ J. Lacan, séminaire, livre IV, *La relation d'objet*, 13 mars 1957, p. 219.